

Historiettes, anecdotes et bons mots

Choisis, traduits de l'arabe et annotés
par Jean-Jacques Schmidt

Sindbad
ACTES SUD

INTRODUCTION

Cet ouvrage fait suite au *Livre de l'humour arabe*, publié chez Actes Sud en 2005. Comme son aîné, il n'a d'autre objectif que de divertir mais, tout en divertissant, il voudrait apporter au grand public francophone d'aujourd'hui une foule d'informations sur les sociétés arabes médiévales, aussi bien les gouvernants que les gouvernés, les hommes que les femmes, les poètes et les fins lettrés que les avarés, les gloutons et les nigauds.

Il s'agit là, ainsi que le titre l'indique clairement, d'anecdotes généralement courtes, et parfois très courtes, glanées dans les livres de littérature arabe classique en prose (*adab*) qui mêlent le *jidd* (sérieux) et le *hazl* (plaisant), avec ou sans ordre thématique préconçu. Elles se distinguent par leur grande diversité de ton, allant du récit édifiant à la plaisanterie grivoise en passant par la réplique mordante. Afin d'en faciliter l'accès, nous avons pour notre part procédé à une classification assez simple des historiettes recueillies dans ces livres, soit selon le personnage principal dont il est question dans chacune d'elles (calife, gouverneur, poète, bédouin...), soit selon son thème (amour, religion...). Nous n'avons cependant pas cherché à les classer à l'intérieur de chaque chapitre, par exemple par ordre chronologique, préférant leur garder leur aspect originel délibérément hétéroclite. À cet ensemble de textes, nous avons ajouté pour

le plaisir les sottises ou facéties attribuées injustement au juge Qarâ-qûch (mort en 1200), serviteur de Saladin puis juge honnête et bâtisseur, mais apparemment simplet, au détriment duquel les Égyptiens ont longtemps exercé leur intarissable verve. Des notes figurent à la fin du volume, qui consistent pour la plupart en notices biographiques et permettent de préciser le contexte historique.

Parmi les nombreuses compilations dans lesquelles nous avons puisé la matière de ce livre, cinq nous ont été particulièrement utiles, que nous tenons à citer :

– Amîn, Muhammad Chawqi, *Nawâdir min turâthinâ al-‘arabî* (Facéties et plaisanteries tirées de notre patrimoine arabe), Dâr ath-Thaqâfa al-jadîda, Le Caire, 1990.

– ‘Aqîl, Muhsin, *Tarâ’if al-mudhikîn min al-mulûk wa al-chu‘arâ‘wa al-hamqâ wa al-mughaffalîn* (Facéties des rois, des poètes, des sots et des nigauds), éditions Al-A‘lami, Beyrouth, 1998.

– Ibn Abî ‘Awn (Ibrâhîm ibn Muhammad), *Al-Ajwiba al-muskita* (Les Réponses péremptoires), Dâr ‘Ayn li-l-dirâsât, Le Caire, 1996.

– Muhannâ, ‘Abd al-Amîr ‘Ali, *Ahlâ al-hakâyâ : tarâ’if min al-turâth al-‘arabî* (Les Plus Savoureuses Anecdotes), Dâr al-Fikr al-lubnâni, Beyrouth, 1990.

– ‘Abd al-Mu‘în al-Mallûhi, *Nawâdir dîniyya* (Bons mots religieux), Dâr al-Madâ, Damas, 2004.

Comme dans toute anthologie de ce genre, on hésite jusqu’au “bon à tirer”, se disant qu’il aurait peut-être mieux valu ajouter telle historiette ou éliminer telle autre, classer selon d’autres critères celles qui ont finalement été retenues, développer ou réduire les notes. De cela, une fois le livre imprimé, les lecteurs seront seuls juges. Tout ce que nous souhaitons, c’est d’avoir pu leur offrir un moment d’agrément qui les inciterait à découvrir la littérature arabe classique, en prose comme en poésie.

HISTORIETTES, ANECDOTES
ET BONS MOTS

HISTOIRES DE CALIFES

Le calife abbasside al-Mansûr¹ était doué d'une extraordinaire intelligence, d'un sens étonnant de la ruse et était capable de se tirer des pires situations. Mais ce à quoi il consacrait son génie était surtout à entretenir son avarice et à préserver son argent de ceux qui lui en demandaient.

Un jour, un homme qu'il connaissait était venu le voir à Bagdad. En tête-à-tête, le calife lui demanda : "Combien d'argent as-tu ? – Ce que tu sais, commandeur des croyants." Il voulait dire : "Peu d'argent." Al-Mansûr lui demanda : "Quelles sont les personnes à ta charge ? – Une femme, trois filles et une servante. – Tu es donc le plus aisé des Arabes : quatre rouets qui fonctionnent pour toi à la maison !" conclut le calife. Et c'est ainsi que notre homme sortit de chez lui, gros-jean comme devant !

Muhammad ibn 'Awn raconte, le tenant d'Abû 'Uyayna, que tandis qu'al-Ma'mûn² était en train de siéger pour rendre la justice, une femme était venue le voir en lui disant : "Commandeur des croyants ! Mon frère est mort en laissant six cents dinars. Je n'en ai reçu qu'un seul. Et on m'a dit : « C'est ta

part! » Al-Ma'mûn demanda : « N'a-t-il pas laissé quatre filles? – En effet. – Il leur revient quatre cents dinars. Il a aussi laissé une mère. – Oui. – Elle a droit à cent dinars, et une épouse à laquelle reviennent soixante-quinze dinars. Et puis, n'as-tu pas douze frères? – En effet. » Il conclut alors : « À chacun d'eux deux dinars, et à toi un seul! »

Al-Cha'bi raconte³ : « Abd al-Malik ibn Marwân⁴ m'avait délégué auprès du roi des Byzantins. Dès mon arrivée, à toutes les questions qu'il me posait, dans n'importe quel domaine, je répondais. Les émissaires ne séjournaient pas très longtemps à sa cour, mais moi, il me garda auprès de lui pendant plusieurs jours si bien qu'il me tarda de repartir. Le *basileus* me demanda alors : « Tu es un membre de la famille royale? – Non... Je ne suis qu'un Arabe parmi d'autres. » Il marmonna quelque chose puis me tendit un morceau de parchemin en disant : « Quand tu remettras les missives à ton maître, donne-lui aussi ce parchemin! » Étant arrivé devant 'Abd al-Malik, je lui remis les missives mais oubliai de lui donner le parchemin. Ce ne fut qu'après être allé chez moi, et au moment d'en ressortir que je m'en souvins. Je retournai auprès du calife à qui je remis le message. Après l'avoir lu, il me dit : « Est-ce qu'il t'a dit quelque chose avant de te le remettre? – Oui. Il m'a demandé si j'étais un membre de la famille royale. À quoi j'ai répondu que non et que je n'étais qu'un Arabe parmi d'autres. » Puis, tandis que je m'apprêtais à quitter 'Abd al-Malik, celui-ci me rappela au moment où j'allais atteindre la porte. Je revins devant lui : « Sais-tu ce qui est écrit sur ce message? – Non. – Lis! » Je m'exécutai. Et voici ce qu'il disait : « Je me demande comment un peuple qui possède des hommes comme celui-là a pu faire roi un autre que lui. » Je dis au calife : « Par Dieu! Si j'avais su ce que contenait ce parchemin! Mais il a dit cela parce qu'il ne t'a pas vu. Jamais il n'aurait dit une telle chose s'il t'avait vu! » 'Abd al-Malik reprit : « Et sais-tu pourquoi il a

écrit cela? – Non. – Il m’a envié d’avoir un homme comme toi et a voulu m’inciter à te supprimer! » Ces propos parvinrent aux oreilles du *basileus* qui reconnut que tel avait été, effectivement, son but.”

‘Abd al-Malik ibn ‘Umayr raconte : “Je me trouvais chez ‘Abd al-Malik ibn Marwân, dans le palais de Koufa quand on apporta la tête de Mus‘ab ibn al-Zubayr⁵. Elle fut placée devant le calife. Voyant que j’avais tressailli à sa vue, il me dit : « Qu’est-ce que tu as? – Commandeur des croyants! Je me suis déjà trouvé dans ce même palais et à ce même endroit avec ‘Ubayd Allah ibn Ziyâd et j’ai vu, déposée devant lui, à cette même place, la tête d’al-Husayn ibn ‘Ali ibn Abî Tâlib⁶, que Dieu l’agrée. J’étais ici, plus tard, avec al-Mukhtâr ibn Abî ‘Ubayd al-Thaqqafi, quand j’ai vu, posée devant lui, la tête de ‘Ubayd Allah ibn Ziyâd. Ensuite, avec Mus‘ab ibn al-Zubayr, j’ai vu ici, la tête de ce même al-Mukhtâr. Et voici, maintenant, que je vois déposée devant toi, au même endroit, la tête de Mus‘ab ibn al-Zubayr! »” ‘Abd al-Malik se leva alors et ordonna de démolir l’aile du palais où nous nous trouvions.

Al-Mu‘tasim⁷ avait le teint clair et une barbe rousse. Il était de taille moyenne, courageux, fort et d’un caractère énergique. On l’appelait “le Huitième” parce qu’il était le huitième calife des Banû ‘Abbâs⁸, qu’il avait régné huit ans et huit mois, qu’il avait eu huit garçons et huit filles à l’âge de quarante-huit ans. Il fit huit conquêtes et tua huit ennemis : Bâbak, Bâtich, Mâziâr, al-Afchîn, ‘Ajîf, Qârat, le chef des Rawâfid⁹ et celui des Zanâdiqa¹⁰. Il laissa huit millions de dinars et autant de dirhams, quatre-vingt mille chevaux, huit mille esclaves, huit mille servantes concubines, construisit huit palais et mourut en 841 de l’ère chrétienne.

Ahmad ibn Abî Du'âd¹¹ raconte : “Un jour, al-Mu'tasim tendit vers moi sa main et me dit : « Mords mon bras de toutes tes forces! – C'est une chose qui ne m'est pas agréable. – Cela ne me fait pas mal. Et puis, c'est moi qui te le demande. » Et en effet, les dents n'avaient aucun effet sur lui. Un jour, un soldat avait arrêté le fils d'une femme. Al-Mu'tasim lui avait ordonné de le relâcher, mais le soldat avait refusé. Alors il l'empoigna et j'entendis le craquement de ses os. Il le lâcha alors et il tomba à terre. Un autre jour, il prit le poignet de quelqu'un entre ses deux doigts et le broya.”

Hasan ibn al-Hadr raconte : “Quand le califat échut aux Banû 'Abbâs, des hommes des Banû Umayya¹² se cachèrent. Parmi eux Ibrâhîm ibn Sulaymân ibn 'Abd al-Malik qui resta si longtemps caché que cela finit par lui devenir insupportable. Il demanda et obtint le pardon d'Abû al-'Abbâs al-Saffâh¹³. Ibrâhîm était un homme fin, cultivé, beau et éloquent qui, dès lors, jouit des faveurs du commandeur des croyants al-Saffâh.

Celui-ci lui dit, un jour : « Tu es resté longtemps caché. Raconte-moi ce que tu as vu de plus étonnant durant cette période troublée. – Commandeur des croyants! Jamais on ne pourra entendre plus étonnant que ce que je vais te dire. J'étais caché dans une maison d'où j'apercevais la Bathâ! Quand soudain, je vis des drapeaux noirs sortir de Koufa pour se diriger vers Hîra. Pensant qu'ils étaient à ma recherche, je me déguisai mais, complètement désorienté, je ne savais où aller. Je gagnai Koufa par une route peu connue. Je ne connaissais personne dans cette ville. Ayant avisé une grande porte qui donnait sur une immense place, je traversai celle-ci pour m'approcher de la porte, quand un homme à la belle prestance, monté sur un cheval et entouré d'un groupe de serviteurs et de compagnons déboucha sur la place. M'ayant vu hagard et sur le qui-vive, il me dit : 'As-tu besoin de quelque chose? – Je suis un étranger... J'ai peur pour ma vie.' Arrivé devant la porte, il me dit : 'Entre.'

Après que je fus entré dans une pièce de sa maison, il ajouta : ‘Tu es ici chez toi ! N’aie pas peur !’ Puis il me fit donner tout ce dont j’avais besoin, tant en vêtements qu’en objets divers, en literie et en nourriture. Je restai chez lui un certain temps et, par Dieu, commandeur des croyants, jamais il ne m’a demandé qui j’étais ni de qui j’avais peur. Chaque jour, il enfourchait son cheval et revenait, fatigué et semblant déçu, comme s’il avait cherché quelque chose en vain. Un jour, je lui dis : ‘Tu m’as l’air très fatigué et désappointé, comme quelqu’un qui n’aurait pas trouvé ce qu’il cherche.’ Il me répondit : ‘Ibrâhîm ibn Sulaymân ibn ‘Abd al-Malik a tué mon père et il se terre quelque part. Chaque jour je pars à sa recherche dans l’espoir de le trouver et de venger mon père.’

N’était-ce pas extraordinaire, commandeur des croyants, que ma fuite et ma malchance m’aient conduit chez un homme qui voulait me tuer pour assouvir sa vengeance ? Je me pris à haïr d’être encore en vie et appelai la mort pour qu’elle me délivre au plus vite d’une situation si terrible. Je demandai à l’homme comment s’appelait son père et pourquoi il avait été tué.

Il me le dit. Convaincu alors de la véracité de ses propos, je m’écriai : ‘Tu as acquis un droit sur moi. Je me dois de te dire qui est le meurtrier de ton père, t’évitant ainsi la peine de continuer à le chercher. – Tu sais vraiment qui c’est et où il se trouve ? – Oui. – Où est-il ? – C’est moi ; moi ton débiteur. Venge-toi ! – J’ai l’impression que, lassé de te cacher, tu n’as plus envie de vivre ! – Par Dieu ! Je l’ai tué tel jour !’ Constatant que j’avais dit vrai, son visage changea, ses yeux s’injectèrent de sang. Il baissa la tête et resta silencieux, un instant, puis il la releva en disant : ‘Pour ce qui est de mon père, il te retrouvera, demain, au jour du Jugement dernier, quand Celui à qui rien n’échappe te condamnera. Quant à moi, je ne trahirai pas ma conscience et ne manquerai pas au code de l’hospitalité. Quitte ma demeure, en toute sécurité, mais désormais je ne te garantis pas que tu n’auras plus rien à craindre de

moi !' Et il alla vers un coffre d'où il sortit une bourse contenant cinq cents dinars. 'Prends cela pour ton voyage !' Je refusai de les prendre et sortis de chez lui. C'est l'homme le plus noble que j'ai jamais vu. » Al-Saffâh, impressionné, admira une telle grandeur d'âme."

'Umar ibn al-Khattâb¹⁴ déambulait dans les rues de Médine, la nuit. Fatigué d'avoir longtemps marché, il s'appuya contre le mur d'une maison. Il entendit alors des voix féminines percer l'obscurité de la nuit et les propos de l'une d'elles lui parvinrent distinctement. La voix disait : "Lève-toi ma fille, va prendre ce lait et coupe-le avec de l'eau !"

Puis un silence. 'Umar tendit l'oreille, curieux de savoir quelle serait la réponse de l'autre. Et ce fut : "Mère ! Ne sais-tu pas quelle a été aujourd'hui l'interdiction édictée par le commandeur des croyants ? – Quelle interdiction, ma fille ? – Il a fait proclamer par un héraut que le lait ne devait pas être coupé d'eau. – Lève-toi, ma fille et va mêler de l'eau au lait. Tu es en un lieu où ni 'Umar ni son héraut ne te voient." La fille répondit : "Non, mère, par Dieu ! Je ne saurais lui obéir devant tout le monde et lui désobéir en cachette." 'Umar avait tout entendu. Il était accompagné d'un homme appelé Aslam à qui il dit : "Aslam ! Fais une marque sur ce mur pour qu'on le reconnaisse bien !" Puis il s'en alla poursuivre sa ronde. Au matin, il dit à Aslam : "Aslam ! Va à l'endroit que tu as marqué hier et cherche à savoir qui est celle qui parlait et celle à qui on parlait. Vois également si elles ont un mari." Aslam s'exécuta et revint vers 'Umar ibn al-Khattâb pour lui apprendre que la jeune fille était sans mari et qu'elle vivait avec sa mère, elle aussi sans mari. Peu après, 'Umar appela autour de lui ses fils et leur dit : "L'un d'entre vous aurait-il besoin que je lui donne une femme en mariage ?" 'Abd Allah répondit : "J'ai une épouse." 'Abd al-Rahmân dit : "Moi aussi." 'Âsim, lui, déclara : "Moi je n'ai pas d'épouse, père. Donne-la-moi

en mariage.” Et c’est ainsi que ‘Umar ibn al-Khattâb donna en mariage à son fils ‘Âsim cette jeune fille qui l’avait impressionné par sa force de caractère, sa droiture et sa moralité. Elle donna une fille à ‘Âsim, laquelle sera la mère de ‘Umar ibn ‘Abd al-‘Azîz¹⁵.

L’imam ‘Ali ibn Abî Tâlib¹⁶ – sur lui soit le salut – disait : “Si quelqu’un a un besoin à exprimer, qu’il m’en fasse part en écrivant sa requête pour lui épargner de se sentir humilié d’avoir fait sa demande de vive voix.” Un jour, un bédouin vint le voir et lui dit : “Commandeur des croyants, j’ai un besoin à exprimer, mais ma pudeur m’en empêche ; et je n’ai pas de quoi acheter ni papier ni roseau pour l’écrire. – Écris ce que tu as à demander sur le sol.” Et le bédouin traça ces mots : “Je suis pauvre. – Qunbur! fit l’imam, revêts cet homme de mon manteau!”

On raconte qu’Abû Ja‘far al-Mansûr¹⁷ était assis. Des mouches se posèrent sur lui. Il les chassa mais elles revenaient sans cesse à la charge. Excédé et à bout de forces il demanda : “Voyez qui est à la porte! – Muqâtil ibn Sulaymân. – Amenez-le-moi!” Quand celui-ci fut entré, le calife lui dit : “Sais-tu pourquoi Dieu – le Très-Haut – a créé les mouches? – Oui : pour que, par elles, Il apprenne l’humilité même aux plus grands tyrans!”

Hârûn al-Rachîd avait une profonde affection pour sa sœur al-‘Abbâssa, fille comme lui d’al-Mahdî. C’était l’un des êtres qui lui étaient les plus chers au point qu’il ne supportait pas d’en être séparé. Quand Ja‘far¹⁸ ou al-‘Abbâssa étaient absents, son bonheur n’était pas complet. Hârûn dit un jour à Ja‘far : “Je ne suis heureux qu’avec toi et avec al-‘Abbâssa. Je vais te

la donner en mariage pour que vous puissiez être unis de la manière la plus licite qui soit. Mais que cette union ne soit consommée qu'avec mon accord!" À cette condition, Ja'far épousa la sœur du calife. Puis Hârûn al-Rachîd changea d'attitude à son égard et vis-à-vis de tous les Barmécides¹⁹ qui finirent par subir une terrible disgrâce. Ja'far fut tué, son frère al-Fadl et leur père Yahyâ furent emprisonnés et restèrent captifs jusqu'à leur mort. Les historiens sont partagés quant aux motifs de ce changement d'attitude de Hârûn al-Rachîd à leur rencontre. Certains pensent qu'après que celui-ci eut donné sa sœur al-'Abbâssa en mariage à Ja'far, à la condition mentionnée plus haut, cette clause a été respectée pendant un certain temps. Mais qu'al-'Abbâssa, amoureuse de Ja'far, finit par lui demander de lui céder. Celui-ci, ayant eu peur des conséquences, refusa. Aussi, n'arrivant pas à ses fins, al-'Abbâssa usa-t-elle d'un subterfuge. Elle dépêcha quelqu'un à 'Attâba, la mère de Ja'far, pour lui demander de l'envoyer elle-même à Ja'far comme si elle était l'une des jeunes filles que 'Attâba envoyait à son fils. Tous les vendredis, en effet, elle lui envoyait une vierge qu'il n'honorait qu'après avoir bu un peu de vin. Mais la mère de Ja'far refusa. À quoi al-'Abbâssa répliqua en disant : "Si tu ne le fais pas, je raconterai à mon frère que tu m'as dit ceci et cela... Si j'ai un enfant de ton fils, que ce soit un honneur pour vous. Et que crois-tu que fera mon frère s'il est au courant de notre affaire?" La mère de Ja'far accepta. Elle promit à son fils de lui offrir une ravissante jeune fille faite comme ceci et comme cela... Si bien qu'il ne cessa de lui réclamer avec insistance de tenir sa promesse. Le sentant brûler d'une flamme grandissante pour la jeune fille en question, 'Attâba dépêcha quelqu'un à al-'Abbâssa pour l'avertir d'avoir à se préparer pour la nuit. Ce qu'elle fit. Elle fut introduite auprès de Ja'far. Il ne l'avait pas reconnue car il ne la voyait que chez Hârûn al-Rachîd où il levait à peine les yeux sur elle, par crainte de son frère. Après qu'il eut satisfait son désir, elle lui dit : "Que penses-tu des subterfuges qu'emploient les

filles de rois? – Quelle fille de roi es-tu? – Je suis ta maîtresse al-‘Abbâssa!” Ces paroles le dégrisèrent d’un coup et il alla voir sa mère à qui il cria : “Mère! Tu m’as vendu à vil prix!” Al-‘Abbâssa eut de lui un enfant. Après avoir accouché, elle le confia à la charge d’un valet du nom de Riâdh et d’une nourrice nommée Burra. Craignant que la chose ne s’ébruite, elle les envoya à La Mecque.

Yahyâ ibn Khâlid al-Barmakî était l’intendant du palais et du harem. Il faisait fermer les portes du palais et repartait avec les clés, jusqu’au jour où Zubayda²⁰, ne supportant plus cette contrainte, se plaignit de lui à Hârûn al-Rachîd qui dit à Yahyâ : “Père – c’est ainsi qu’il l’appelait –, pourquoi Zubayda se plaint-elle de toi? – As-tu quelque chose à me reprocher à propos de ton harem, commandeur des croyants? – Non. – Ne crois pas tout ce qu’elle raconte sur moi!” Et Yahyâ commença à nourrir à l’égard de Zubayda une haine et une rancœur croissantes. La femme du calife se plaignit, à nouveau, de Yahyâ auprès de lui. “Pour moi, lui répondit-il, Yahyâ n’a rien à se reprocher pour ce qui est de la gestion du harem. – Pourquoi n’a-t-il pas empêché son fils de faire ce qu’il a fait? – Et qu’a-t-il fait?” Zubayda lui raconta alors l’histoire d’al-‘Abbâssa. “Il existe une preuve de tout cela? – Quelle meilleure preuve que l’enfant? – Et où est-il? – Il était ici, mais ayant eu peur que cela se sache, elle l’a envoyé à La Mecque. – Quelqu’un d’autre que toi le sait-il? – Il n’y a pas une seule servante qui ne soit au courant.” Il ne dit rien puis, ayant fait croire qu’il voulait aller en pèlerinage, il partit accompagné de Ja’far. Al-‘Abbâssa écrivit au valet et à la nourrice d’avoir à emmener l’enfant au Yémen mais, à peine arrivé à La Mecque, Hârûn al-Rachîd chargea un homme de confiance de s’enquérir de l’enfant qu’il finit par retrouver en bonne santé. Depuis ce jour, il voua une haine implacable aux Barmécides et leur fit subir la plus cruelle des disgrâces.